



LIVRES



POISONS DE DIEU, REMÈDES DU DIABLE

ROMAN
MIA COUTO

Sur fond de débâcle coloniale, un vieillard martyrise son médecin trop dévoué. Un huis clos asphyxiant et envoûtant, par le sorcier des lettres mozambicaines.

TT
Heureux ceux qui n'ont pas encore découvert l'écrivain Mia Couto, dont le nom bien trouvé donne envie de paraphraser le mot de Jean Cocteau à propos de Marlene Dietrich : « *Votre nom commence par une caresse et finit par un coup de cravache.* » Mia Couto : une cuillerée de miel qui descend dans la gorge, soudain transpercée par une lame blanche. Superbement traduite par Elisabeth Monteiro Rodrigues, son écriture est pleine de fièvre intrépide et de force poétique. Ne pas avoir lu *L'Accordeur de silences* (en poche, éd. Points), le précédent livre de ce très grand auteur du Mozambique, est une promesse de transe onirique sans précédent, à la fois douloureuse et lumineuse, aux côtés d'un enfant cloîtré

par son père dans le désert, et occupé à rédiger son journal intime sur des cartes à jouer microscopiques.

Est-ce à dire que ce nouveau roman, *Poisons de Dieu, remèdes du diable*, soit un cran en dessous ? Oui, mais un cran en dessous du niveau de la mer. L'asphyxie est totale, dans cette histoire d'agonie en chambre close, au fond d'une maison dont « *les tapis sentent, les miroirs dorment recouverts de tissus comme sur le visage des défunts.* ». Le mourant est un vieillard irascible au corps couvert d'écailles, jadis mécanicien sur un navire colon de l'empire lusitanien. A son chevet : Sidonio, un médecin étrangement dévoué, pour ne pas dire servile et pot de colle. Entre ces deux êtres en décomposition, cloués au sol, rongés de remords et de

frustrations, un secret serpente. Le roman suit le dessin sinueux de ce lien étouffant, dont les ramifications se faufilent sous les portes de la ville, dans les fissures des murs, par les trous des toits éventrés, jusqu'aux pores de la peau d'autres êtres délaissés. Des femmes, surtout, souvent mulâtresses, interdites de séjour et de parole. « *Je n'aime pas que vous me demandiez de respirer. Ce n'est pas une chose à demander à quelqu'un* », assène le patient à son soignant. En apnée permanente, comme pour défier la mort en la singeant, les personnages de ce livre envoûtant ressemblent à des poissons d'argent dans une mer infestée par la pollution.

Du pays où il est né, après que ses parents portugais s'y sont installés dans les années 1950, Mia Couto prélève des échantillons au scalpel, comme pour une biopsie. Aujourd'hui biologiste au Parc naturel Limpopo, réserve animale paradisiaque, il offre une vision cruelle et désenchantée, tout sauf idyllique, de cette terre d'Afrique qu'il a aussi arpentée jadis comme journaliste. Enfant de colon, blanc de peau mais noir de cœur, il pleure l'échec du métissage, et les méfaits poisseux du manichéisme. Cela donne une langue étonnante, contradictoire, jouant souvent sur deux tableaux. L'auteur fait fusionner les idées, les objets et les hommes, jusqu'à ce qu'ils ne forment plus qu'un et ne sachent plus d'où ils viennent : « *Après tant d'années, on ne vit plus dans la maison, on devient la maison où l'on vit. C'est comme si les murs habillaient notre âme* », comprend le malade alité...

Mia Couto est un écrivain d'ombres et de lumières, un illusionniste moderne qui regarde le Mozambique avec les yeux de David Lynch. Ses images tiennent du rêve, mais ses mots viennent crever les bulles oniriques pour ramener chacun au plaisir d'être sur terre, malgré les souffrances endurées. Comme dit l'un de ses personnages : « *On fait tous l'éloge du rêve qui est la compensation de la vie. Mais c'est le contraire, docteur. Vivre est nécessaire pour se reposer de ses rêves.* » — **Marine Landrot** | *Venénos de Deus, remédios do diabo*, traduit du portugais (Mozambique) par Elisabeth Monteiro Rodrigues | Ed. **Métailié** | 170 p., 18 €

« *Après tant d'années, on ne vit plus dans la maison, on devient la maison où l'on vit.* »
Mia Couto.